

ainsi le plaisir de passer quelques instants de plus avec vous...

## VII

Cavaroc s'empressa d'accepter la gracieuse proposition de Lascars, et les deux gentilshommes firent route ensemble dans les rues mal éclairées. Le trajet, d'ailleurs, ne dura que quelques minutes, tant était courte la distance qui séparait l'hôtel de la baronne et la petite maison du vicomte. Peu de paroles furent échangées pendant ce trajet; Cavaroc s'arrêta et dit à Lascars :

— Nous sommes arrivés...

Les deux compagnons se trouvaient en ce moment au pied d'une muraille assez haute, et les épais branchages d'un arbre gigantesque s'entre-croisaient au-dessus de leurs têtes. Le vicomte détacha l'échelle de soie enroulée autour de ses reins; il lança les crochets si adroitement qu'ils mordirent du premier coup le sommet du mur, puis, après avoir serré une dernière fois la main de Roland et lui avoir répété : à demain, il s'élança sur les frêles échelons, et disparut parmi les feuillages et les ténèbres. Rien ne retenait plus le baron dans la rue déserte; il ne comptait point retourner au Carsal, et ce qu'il avait de mieux à faire était de regagner son lit; en conséquence, il s'orienta sans peine et reprit le chemin de l'hôtellerie du *Faucon-Blanc*. Tout en cheminant il se disait :

— C'est vraiment une chose étrange que ces rapports frappants et nombreux entre la destinée de Cavaroc et la mienne! La situation dans laquelle nous nous trouvons placés l'un et l'autre par les hasards de la vie sont de tout point identiques! Ruiné et poursuivi comme moi, il trouve comme moi le moyen de refaire d'un jour à l'autre sa fortune par un mariage imprévu et inespéré, et je parierais bien qu'il ne saura pas conserver mieux que moi la richesse inattendue que lui rend son heureuse étoile!...

Lascars s'arrêta quelque temps à cette pensée, puis il reprit son monologue interrompu.

— A la place de Cavaroc, cependant, murmura-t-il, je ne chanterais victoire que la nuit prochaine, après la bénédiction nuptiale, lorsque j'aurais dans ma poche l'acte de mariage bien en règle, et surtout lorsqu'une bonne chaise de poste m'emporterait rapidement loin d'Aix-la-Chapelle. Jusque-là, jusqu'à la dernière minute, je tremblerais de voir ces frères farouches, ces gigantesques jeunes barons, se jeter à la traverse de mes projets, et tenir à mon égard leurs promesses homicides...

En causant ainsi avec lui-même, Roland avait parcouru la plus grande partie de la ville, et il déboucha sur la petite place à l'une des extrémités de laquelle s'élevait l'hôtellerie du *Faucon-Blanc*. Une grosse lanterne aux verres ternis, suspendue au-dessus du portail de l'hôtellerie éclairait seule cette place, et l'éclairait fort mal. A l'instant précis où Roland soulevait le marteau de fer et le laissait retomber avec fracas sur la plaque sonore, trois hommes aux allures mystérieuses sortirent des encoignures sombres où ils se cachaient, et formèrent un triangle derrière notre héros qu'ils observèrent attentivement, mais sans manifester l'intention de se rapprocher de lui davantage... Lascars, qu'aucun pressentiment fâcheux n'agitait et qui pensait n'avoir absolument rien à redouter, pénétra sous la voûte et referma la porte derrière lui, sans même avoir remarqué la présence de ces guetteurs plus que suspects. Les trois inconnus laissèrent s'écouler une ou deux minutes, puis ils échangèrent un signe mystérieux, et l'un d'eux, s'approchant de la porte à son tour, tandis que les deux autres renaient dans l'ombre, saisit le marteau et frappa d'une façon discrète et continue, en homme qui souhaite se faire entendre, mais qui ne veut réveiller personne. La porte s'ouvrit plus vite encore qu'elle ne s'était ouverte pour Lascars. Le personnage mystérieux entra, de l'air d'un habitué de la maison; il se dirigea vers la petite pièce où trônait presque toujours Otto Butler, et il en franchit résolument le seuil. L'ex-juif, assis devant son bureau, ses lunettes serrant le bout de son nez et les doigts tout tachés d'encre, était en train de tracer de longues colonnes de chiffres sur un registre énorme, à seule fin d'établir de façon catégorique le compte de ses dépenses et de s

recettes de la journée, et de se démontrer à lui-même que ses bénéfices étaient réjouissants. Le bruit de la porte vitrée qui s'ouvrit lui fit lever la tête; il fronça le sourcil en voyant le nocturne visiteur et ne se donna point la peine de dissimuler une grimace fort laide.

Nous devons à la vérité de convenir que ce visiteur ne payait pas de mine, et qu'il était difficile d'imaginer un visage plus blafard, des yeux plus faux, une plus sinistre physionomie en un mot.

— Eh! quoi, dit brusquement l'hôtelier, encore vous!

— Oui, mon cher et digne monsieur Otto Butler, encore moi... tout prêt à vous servir si j'en étais capable... répliqua le nouveau venu avec un sourire qui rendait plus repoussante et plus répulsive qu'elle ne l'était un instant auparavant sa figure de plat coquin.

— Que me voulez-vous?...

— Je viens solliciter un nouveau renseignement.

— Lequel?

— Quelqu'un vient de rentrer à l'hôtellerie...

— C'est possible...

— Est-ce notre homme?

— Je n'en sais rien... je n'ai pas pour habitude d'espionner les gens qui entrent dans ma maison ni ceux qui en sortent...

— Cher et digne monsieur Otto Butler, reprit l'inconnu avec un sourire encore plus faux que le premier, il est absolument indispensable de faire à ma question une réponse satisfaisante. Sinon je me verrais contraint (à mon grand regret croyez-le, d'adresser à qui de droit un rapport sur votre compte, et de signaler votre manque de bon vouloir pour les agents chargés d'une mission de confiance... prenez donc bien garde de vous compromettre...

L'hôtelier réprima, non sans peine, un mouvement d'impatience, et mit en branle le cordon d'une sonnette. Le valet faisant fonction de concierge, ou plutôt de portier, comme on disait alors, accourut à cet appel.

— Quel est le voyageur qui vient de rentrer? lui demanda brusquement Otto Butler.

— C'est M. le baron de Lascars... répondit le valet.

— Il suffit... allez...

Le portier sortit et Otto Butler se tourna vers l'inconnu.

— Est-ce tout ce que vous voulez savoir? lui dit-il

— Oui. Seulement il me reste une recommandation à vous adresser...

— Ah! ah!...

— Le lièvre étant rentré paisiblement au gîte, tout va pour le mieux! A la pointe du jour, comme je vous l'ai déjà dit, l'officier de police se présentera céans avec l'ordre d'arrestation et muni d'une suffisante escorte, en prévision du cas improbable où le criminel tenterait quelque résistance... D'ici là, faites bonne garde et tenez la main à ce que M. le baron de Lascars ne quitte point l'appartement qu'il occupe dans votre maison...

Le juif converti secoua la tête.

— Refuseriez-vous, par hasard? s'écria l'agent. Au lieu de répondre, l'hôtelier interrogea.

— Est-ce que vous n'avez pas du monde dans la rue?... fit-il.

— J'ai deux hommes, et j'y suis moi-même.

— Et, sans doute, vous n'en bougerez pas jusqu'au matin?

— Naturellement.

— Dans ce cas vous saurez très-bien suffire à la surveillance que vous me recommandez... Je ne suis point de la police, moi, que diable! On ne me paye pas pour faire le guet. Quand les papiers des voyageurs qui logent chez moi sont en règle, je n'ai ni le droit, ni la volonté de leur demander autre chose... leurs démêlés avec la loi ne me regardent ni peu ni beaucoup... Le baron de Lascars me doit de l'argent... Vous chargez-vous de solder sa note si je me constitue cette nuit son géolier officieux?

— Je n'ai pas les pouvoirs nécessaires pour vous le promettre... répondit vivement l'agent de police, et je vous engage à n'y point compter...

— Faites donc vos affaires sans moi... reprit l'hôtelier, je vais me coucher et je ne me mêlerai de quoi que ce soit... C'est bien assez qu'il résulte

de tout ceci, à mon préjudice, une perte d'argent très probable, et à coup sûr un grand scandale, ce qui peut me causer un tort irréparable... Vous êtes le chasseur, vous savez où est le gibier... arrangez-vous, et bonsoir...

Nous ne saurions dire si l'agent trouva bonnes ou mauvaises les raisons d'Otto Butler; toujours est-il qu'il ne répliqua rien et sortit.

— Par le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, s'écria le ci-devant Israélite, quand il se trouva seul, c'est là une fâcheuse affaire! que maudit soit le jour où ce coquin de Français, qui peut-être est baron comme je suis Turc, est venu loger chez moi... Une descente de police dans mon hôtellerie produira le plus déplorable effet... Toute la ville parlera demain de cet événement inouï!... Mes rivaux et mes envieux feront courir le bruit que je loge des scélérats et que ma maison est suspecte. On ira jusqu'à dire que je suis compromis, et j'y perdrai, sans aucun doute, des clients de haute distinction.

Otto Butler fut interrompu dans ses réflexions désolantes par le bruit d'un galop impétueux et retentissant au milieu du silence nocturne sur les pavés de la petite place. Presque en même temps le marteau de la porte cochère fut agité violemment, à plusieurs reprises, et un piqueur à cheval fit sous la voûte une entrée tapageuse. La livrée du piqueur était galonnée à outrance; la robe du cheval était grise de poussière et blanche d'écume. Ce valet venait de fournir à franc étrier une étape de vingt lieues, ne mettant pied à terre que pour changer de monture à chaque relais. Il précédait de quelques heures la chaise de poste de ses maîtres, et il avait mission de faire préparer pour eux l'appartement le plus vaste et le plus beau de l'hôtellerie du *Faucon-Blanc*. La perspective de loger le lendemain de fort grands seigneurs, et par conséquent celle de réaliser avec eux de gros bénéfices chassa les idées sombres de l'hôtelier et lui fit momentanément oublier ses préoccupations fâcheuses... Il réveilla valets et servantes, leur enjoignit de tout mettre en ordre, afin de satisfaire les illustres hôtes attendus, et au lieu d'aller se coucher, ainsi que nous lui en avons entendu manifester l'intention, il passa le reste de la nuit à surveiller les préparatifs... Une si belle conduite mérite assurément tous nos éloges, mais nous savons déjà qu'Otto Butler était un hôtelier modèle.

## VIII

Retournons de quelques heures en arrière et rejoignons l'héroïne de ce récit, Pauline Talbot, baronne de Lascars, au moment où son mari venait de la quitter, la laissant anéantie et brisée sur un sofa, dans son appartement de l'hôtellerie du *Faucon-Blanc*. La jeune femme resta longtemps immobile et muette, la tête renversée en arrière, parmi les flots de ses cheveux dénoués. De grosses larmes s'échappaient de ses paupières rougies et roulaient sans interruption sur ses joues, comme les perles d'un collier dont le fil est rompu. Peu à peu un état de violente agitation nerveuse vint remplacer cette navrante prostration; sa poitrine se souleva, ses sanglots éclatèrent et elle se tordit les mains à plusieurs reprises, en balbutiant d'une voix à peine distincte :

— Oh! mon Dieu... Seigneur mon Dieu... ne me prenez vous pas en pitié!

Après avoir poussé ce gémissement d'angoisse, Pauline quitta son siège; elle marcha pendant quelques instants dans la chambre, elle appuya son front brûlant contre les vitres de l'une des fenêtres, puis elle alla s'asseoir à une petite table sur laquelle se trouvait une écriture, du papier et des plumes; elle saisit une de ces plumes qu'elle trempa dans l'encre avec une vivacité fébrile et elle se mit à écrire rapidement. Nous allons mettre à profit ces privilèges de romancier, pour lire pardessus son épaule, et pour reproduire les lignes douloureuses que sa plume laissait tomber sur le papier en même temps que ses larmes :

« Ma bonne Audouin, ma seconde, ma véritable mère, mon unique amie en ce monde, je viens, hélas! te causer aujourd'hui le plus profond chagrin que tu puisses ressentir... Je viens te dévoiler dans toute son horreur une vérité que tu soupçonnais peut-être déjà, mais que du moins je m'étais juré de te cacher toujours... La force et le courage me manquent aujourd'hui pour tenir